



**HAL**  
open science

## La diaspora viking

Alban Gautier

► **To cite this version:**

Alban Gautier. La diaspora viking. Dumézil, Bruno; Joye, Sylvie; Mériaux, Charles. Confrontation, échanges et connaissance de l'autre au nord et à l'est de l'Europe, de la fin du VIIe siècle au milieu du XIe siècle, Presses universitaires de Rennes, pp.347-364, 2017. hal-02186842

**HAL Id: hal-02186842**

**<https://normandie-univ.hal.science/hal-02186842>**

Submitted on 16 Nov 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## La diaspora viking

Les X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles correspondent aux derniers temps du phénomène viking, qui connaît pendant cette période des transformations majeures. Les grandes opérations militaires de la fin du IX<sup>e</sup> et du début du X<sup>e</sup> siècle, que nous avons évoquées dans un chapitre précédent, ont profondément modifié la nature des activités vikings en Occident, mais aussi dans toutes les autres régions marquées par leur présence. On trouve désormais des vikings ou des héritiers de vikings – des gens qui se disent ou qui sont décrits par les autres comme des « Danois », des « Normands » ou des « Rus' » – dans les îles de l'Atlantique Nord, en Irlande, en Grande-Bretagne, en Normandie, sur les rives méridionales de la mer Baltique, le long des fleuves russes, et jusque dans les armées de l'empereur byzantin. De Constantinople au Groenland, des chefs vikings ont pris possession de terres et font sentir leur influence sur des communautés locales : le temps de la stabilisation est venu, et celui d'une véritable « diaspora viking<sup>56</sup> » à l'échelle de toute l'Europe du Nord, et au-delà.

Cette stabilisation s'accompagne – sans qu'il soit toujours facile de percevoir des liens de cause à effet – de trois développements importants. Les vikings et leurs descendants, implantés dans diverses régions de l'Europe du Nord et de l'Est, sont amenés à s'adapter aux territoires où ils s'installent, et à s'insérer parmi les populations locales, qu'ils ne dominent pas toujours sans partage. De cette acculturation des vikings résultent de nouvelles identités, qui diffèrent selon les régions et les situations. Mais la multiplicité de ces identités doit être replacée dans le cadre englobant d'une « diaspora ». Ce terme, dont l'usage s'est répandu dans les études vikings depuis le début de la présente décennie<sup>57</sup>, cherche à prendre le relais des lectures traditionnelles de l'expansion viking en termes de « colonisation »<sup>58</sup>. Le concept de « diaspora viking » met donc en lumière l'existence, à travers toute l'Europe du Nord et de l'Est, de communautés qui, bien qu'éloignées les unes des autres et insérées dans des environnements politiques et culturels très variés, conservent des liens entre elles et partagent une affinité culturelle. On observe ainsi qu'une grande partie de la diaspora viking fait usage d'une même langue, le norrois, que les textes appellent souvent *dönsk tunga* (langue danoise) : la législation islandaise du XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle avantage, dans le droit d'héritage ou dans la capacité politique, ceux qui parlent cette langue, même s'ils ne sont pas islandais<sup>59</sup>. De même, un certain nombre de récits, de mythes, de références narratives sont partagés à travers tout l'univers diasporique, dont chacune des composantes est pourtant ouverte à des influences culturelles très différentes<sup>60</sup>. La diaspora viking a donc son origine dans les migrations du IX<sup>e</sup> siècle, « mais elle les transcende dans le temps, grâce au maintien constant, à travers tout l'espace viking et pendant plusieurs siècles,

---

<sup>56</sup> JESCH Judith, *The Viking Diaspora*, Londres, Routledge, 2015.

<sup>57</sup> La publication séminale est ABRAMS Lesley, « Diaspora and identity in the Viking Age », *Early Medieval Europe*, n° 20/1, 2012, p. 17-38.

<sup>58</sup> BAUDUIN Pierre, « Lectures (dé)coloniales des vikings », *Cahiers de civilisation médiévale*, n° 59/1, 2016, p. 1-18 (p. 14-17).

<sup>59</sup> JESCH, *The Viking Diaspora*, *op. cit.*, p. 75-79.

<sup>60</sup> LEE Christina, « Les souvenirs du mythe : culture, migration et peuplement dans les îles Britanniques pendant la période viking », in BATES David et BAUDUIN Pierre (dir.), *911-2011. Penser les mondes normands médiévaux*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2016, p. 73-86.

de contacts linguistiques et culturels<sup>61</sup> ». Bien après le temps des migrations, les descendants des migrants se sentaient connectés à la fois à leur région d'origine (la Scandinavie), à d'autres migrants venus de la même région, aux régions où ceux-ci s'étaient implantés, et bien entendu à leur nouvelle patrie, où ils avaient décidé de s'implanter et de s'adapter.

Dans le même temps, la grande majorité des vikings – et, dans leur sillage, les habitants de la Scandinavie – adoptent la religion chrétienne : ce transfert culturel massif, qui se déroule au cours d'un long x<sup>e</sup> siècle, ne met aucunement fin au phénomène viking, car les raids et expéditions maritimes se poursuivent jusqu'à la fin du xi<sup>e</sup> siècle, période où tous les vikings sont chrétiens depuis longtemps. Enfin, en Scandinavie comme dans la plupart des régions de la diaspora viking, des entités politiques plus ou moins durables se mettent en place. C'est le cas dans les royaumes d'York et de Dublin, le duché de Normandie, les principautés rus' de Novgorod ou de Kiev, mais aussi sur les rives méridionales de la mer Baltique, où des vikings semblent avoir longtemps contrôlé le port aujourd'hui polonais de Wolin (qu'ils appellent Jómsborg), ou encore dans l'Atlantique Nord, où les nombreuses entreprises d'exploration et de colonisation ont débouché sur l'implantation de communautés dans les îles Féroé (sans doute dès la fin du viii<sup>e</sup> siècle), en Islande (à partir des années 870) et au Groenland (peu avant l'an 1000). Ces pouvoirs de plus en plus puissants représentent à la fois l'apogée et la fin des raids vikings, car s'ils portent à leur sommet les expéditions maritimes de pillage et de conquête, leur succès contribue à sécuriser les mers et à faire disparaître – en Scandinavie comme ailleurs – les conditions socio-politiques qui ont permis l'émergence du phénomène.

### Acculturations et identités en mouvement

Il n'y a pas, par conséquent, d'identité scandinave unique et monolithique, transplantée telle quelle dans les territoires d'implantation, mais au contraire des identités que l'on pourrait appeler « créoles » – des cultures nouvelles, qui se constituent dans les régions où les vikings ont sévi, et qui sont distinctes des identités existant en Scandinavie même : la diaspora viking, malgré ses éléments d'unité, est marquée par une grande variété d'identités et de cultures. Pour prendre un exemple topique, l'histoire des contacts linguistiques entre vikings et populations locales a souvent été écrite en termes d'« apport scandinave » aux parlers normands, à la langue russe ou au gaélique irlandais ; or il apparaît que c'est plutôt le contraire qui s'est produit : les vikings ont très vite appris et intégré les langues locales, et le lexique d'origine scandinave n'y a pénétré que dans un second temps. Ce sont donc des individus déjà acculturés (voire leurs descendants) qui, parce qu'ils avaient maintenu des liens avec le reste de la diaspora, ont importé dans les langues qu'ils parlaient les termes techniques dont ils avaient besoin, par exemple dans le domaine nautique ou halieutique : pensons, par exemple, aux mots « flotte », « crique » ou « houle », acclimatés à la langue française *via* les dialectes normands<sup>62</sup>.

---

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 81.

<sup>62</sup> RIDEL Élisabeth, *Les Vikings et les mots. L'apport de l'ancien scandinave à la langue française*, Paris, Errance, 2009 ; EAD., « Langues et identités dans les établissements vikings d'Europe de l'Ouest », dans BAUDUIN et MUSIN (dir.), *Vers l'Orient et vers l'Occident*, op. cit., p. 349-361.

Là encore, il est donc vain de parler de Danois ou de Norvégiens pour désigner, par exemple, les « étrangers blancs » (*Finngail*) et les « étrangers noirs » (*Dubgail*) qui ont dominé le royaume de Dublin au IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècle : quelle que soit leur origine exacte, ils étaient devenus, en Irlande, autre chose que des Scandinaves<sup>63</sup>. Ces identités créoles se constituent à la fois dans l'expérience de l'exil – les vikings restent parfois plusieurs décennies loin de la Scandinavie, opérant dans les régions d'implantation, où leurs enfants naissent et grandissent – et dans l'interaction avec les populations locales, en partie intégrées à ces nouvelles ethnicités. Ainsi les « Danois » (*Dene*) du Danelaw ne sont pas tous d'origine scandinave, encore moins danoise : ce nom est donné, à partir du début du X<sup>e</sup> siècle, à des populations de l'est de l'Angleterre auxquelles les rois ouest-saxons, qui ont soumis la région entre les années 910 et les années 950, concèdent une forme d'autonomie qui se marque en particulier par la reconnaissance d'un droit spécifique, appelé la « loi danoise » ; mais il est certain que les habitants de l'Est-Anglie et de la région des « Cinq Bourgs » n'étaient pas tous, loin de là, les descendants des colons scandinaves arrivés après 865 dans le sillage de la « Grande Armée »<sup>64</sup>. De même, une carte comme celle – désormais classique puisqu'on la trouve dans la plupart des manuels – des zones d'implantation de colons danois et norvégiens en Angleterre n'a aucun sens, parce que ce sont en réalité de nouvelles identités, spécifiquement insulaires, qui ont vu le jour au cours du siècle qui a suivi l'invasion de 865. La vraie distinction qu'il convient de faire n'est pas entre vikings norvégiens et vikings danois, mais plutôt entre ceux de la mer d'Irlande et ceux de l'est de l'Angleterre<sup>65</sup> : la compétition entre ces groupes est particulièrement vive pour le contrôle du royaume d'York dans la première moitié du X<sup>e</sup> siècle<sup>66</sup>. De fait, on a vu que la cohésion des groupes vikings ne provenait pas de leur origine ethnique, mais du charisme de leurs chefs, de la camaraderie créée entre leurs membres, et bien sûr du succès de leurs entreprises.

L'étude de l'acculturation des vikings et de la manière dont ils se sont ou non fondus dans les sociétés des pays ciblés par leurs activités doit donc tenir compte des réseaux dans lesquels ils se sont inscrits. Il s'agit, par exemple, des réseaux commerciaux et d'interconnaissance dans le monde des *emporía*<sup>67</sup>. Mais il s'agit aussi des réseaux ecclésiastiques : aussi curieux que cela

---

<sup>63</sup> DUMVILLE David N., « Old Dubliners and New Dubliners in Ireland and Britain : a Viking-Age story », [2002], rééd. in ID., *Celtic Essays, 2001-2007*, Aberdeen, Centre for Celtic Studies, 2007, t. 1, p. 103-122.

<sup>64</sup> INNES Matthew, « Danelaw identities : ethnicity, regionalism and political allegiance », in Dawn M. HADLEY et Julian D. RICHARDS (dir.), *Cultures in Contact. Scandinavian Settlement in England in the Ninth and Tenth Centuries*, Turnhout, Brepols, 2000, p. 65-88 ; HADLEY Dawn M., « Viking and native : re-thinking identity in the Danelaw », *Early Medieval Europe*, n° 11/1, 2002, p. 45-70.

<sup>65</sup> DOWNHAM Clare, « 'Hiberno-Norwegians' and 'Anglo-Danes' », art. cit., p. 157-158.

<sup>66</sup> DOWNHAM Clare, *Viking Kings of Britain and Ireland. The Dynasty of Ívarr to A.D. 1014*, Édimbourg, Dunedin, 2007 ; GRIFFITHS David, *Vikings of the Irish Sea. Conflict and Assimilation, AD 790-1050*, Stroud, The History Press, 2010.

<sup>67</sup> En français, voir désormais MALBOS Lucie, *Les ports des mers nordiques à l'époque viking (VII<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> s.)*, Turnhout, Brepols, à paraître, mais aussi sa contribution au présent volume. Pour un regard sur la société des *emporía*, on pourra aussi consulter les articles de WILLEMSSEN Annemarieke, « Dorestad as a fluvial society », dans James H. BARRETT et Sarah Jane GIBBON (dir.), *Maritime Societies of the Viking and Medieval World*, Londres, Society for Medieval Archaeology, 2015, p. 108-121, et LEBECQ Stéphane, « *Religiosa femina nomine Frideburg*. La communauté chrétienne de Birka au milieu du IX<sup>e</sup> siècle d'après le chapitre 20 de la *Vita Anskarii* », [1990], rééd. in ID., *Hommes, mers et terres du*

puisse sembler *a priori*, les vikings païens ont su à l'occasion conclure des alliances avec les autorités chrétiennes, et en particulier avec certains établissements religieux situés dans des secteurs où ils étaient devenus dominants. Ainsi la communauté de Lindisfarne a d'abord été victime de leurs déprédations ; mais à partir des années 880, les évêques et les moines « de saint Cuthbert », désormais installés à Chester-le-Street puis à Durham, sont devenus les alliés intéressés de certains rois vikings d'York<sup>68</sup>. Enfin, plusieurs études récentes ont mis en lumière l'importance des réseaux aristocratiques. Dès le début du IX<sup>e</sup> siècle, des milliers de Scandinaves ont entretenu des liens avec les élites des mondes franc, anglo-saxon et byzantin : certains sont restés outre-mer, d'autres sont revenus en Scandinavie, d'autres enfin sont repartis vers d'autres destinations, tout en restant connectés à ces réseaux<sup>69</sup>.

Pour en revenir à l'exemple de la « Grande Armée » en Angleterre, l'étude de Shane McLeod suggère qu'une grande partie des hommes qui constituaient cette armée avaient développé – en Frise ou en Irlande, où ils opéraient depuis plusieurs décennies – une connaissance fine et efficace du fonctionnement des sociétés occidentales, et donc de la manière d'interagir avec les pouvoirs locaux, de traiter avec les rois et les aristocrates. De fait, le succès de la « Grande Armée » repose en grande partie sur sa capacité à vassaliser les souverains anglo-saxons et à capter à son profit le fonctionnement normal de ces royaumes : les troupes vikings s'installent souvent dans des résidences ou des monastères royaux, comme Repton en Mercie, centres de prélèvement agricole qu'ils captent à leur profit ; de même, leur approvisionnement au cours de leurs déplacements dépend le plus souvent d'accords conclus avec les souverains merciens ou est-angliens, qui s'engagent à les ravitailler en échange de leur soutien ou de leur départ<sup>70</sup>. Si les vikings ont si bien su s'insérer dans le jeu politique des royaumes anglo-saxons, c'est donc parce qu'ils le comprenaient et qu'ils partageaient avec leurs élites dirigeantes une même culture<sup>71</sup>. L'absence de toute mention de traducteurs laisse entendre que la communication se

---

*Nord au début du Moyen Âge*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2011, t. 1, p. 141-149.

<sup>68</sup> L'*Historia de Sancto Cuthberto*, écrite au X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle, est riche d'enseignements sur les rapports entre la communauté de saint Cuthbert et les vikings : voir *Historia de Sancto Cuthberto : A History of Saint Cuthbert and a Record of His Patrimony*, éd. et trad. angl. Ted JOHNSON SOUTH, Cambridge, D. S. Brewer, 2002. Voir aussi ROLLASON David, « The wanderings of St Cuthbert », dans ID. (dir.), *Cuthbert, Saint and Patron*, Durham, Dean & Chapter, 1987, p. 45-59 ; AIRD William M., *St Cuthbert and the Normans. The Church of Durham, 1071-1153*, Woodbridge, Boydell, 1998 (qui étudie aussi la période antérieure à celle indiquée dans le titre) ; et le ch. 7 de GAUTIER Alban, *Beowulf au paradis. Figures de bons païens dans l'Europe du Nord au haut Moyen Âge*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2017 (à paraître).

<sup>69</sup> Cette idée est soulignée en particulier par GARIPZANOV Ildar H., « Introduction. Networks of conversion, cultural osmosis, and identities in the Viking Age », dans ID. (dir.), *Conversion and Identity in the Viking Age*, Turnhout, Brepols, 2014, p. 1-19.

<sup>70</sup> Sur les accords conclus entre les vikings et les rois anglo-saxons devenus clients de la « Grande Armée », voir MCLEOD Shane, « Feeding the *micel here* in England, c. 865-878 », *Journal of the Australian Early Medieval Association*, n° 2, 2006, p. 141-156, et ID., *The Beginning of Scandinavian Settlement*, *op. cit.*, ch. 4.

<sup>71</sup> Je renvoie sur ce sujet à GAUTIER Alban, « Le jeune Alfred et les vikings : de la coopération à la confrontation ? », à paraître dans les actes du colloque *Rivaliser, coopérer : vivre en compétition dans le haut Moyen Âge*, dir. S. Gasparri, C. La Rocca et R. Le Jan, Venise, mars 2015. Pour des parallèles dans d'autres régions d'Occident, voir BAUDUIN Pierre, *Le monde franc*, *op. cit.* ; ou encore DOWNHAM

faisait assez aisément et que le bilinguisme était probablement la règle, ou du moins qu'il était répandu dès la seconde moitié du IX<sup>e</sup> siècle<sup>72</sup>. Ainsi, la « Grande Armée » était en quelque sorte déjà acculturée à l'Occident avant même d'avoir débarqué en Angleterre.

Deux domaines – le costume et l'anthroponymie – peuvent rendre compte de la richesse des phénomènes de transferts culturels dans la diaspora viking. Sarah Croix attire notre attention sur une miniature byzantine des environs de l'an 1000, qui représente des guerriers païens de la Volga – c'est-à-dire des Rus' – en train de massacrer des martyrs chrétiens ; le parallèle que l'on peut faire avec une reconstitution, faite à partir des tombes de Birka en Suède, du costume d'un « viking » d'Europe de l'Est, est frappant. Ces « vikings » ne ressemblent pas du tout à l'image habituelle, et ils n'avaient certainement pas de casques à cornes : avec leurs bonnets de fourrure et leurs brandebourgs, ils ressembleraient plutôt à des cosaques<sup>73</sup>. Sur un marché de Constantinople, rien ne permettait sans doute de distinguer un Bulgare de la Volga, un Slave de Novgorod et un Varègue de Birka. Bien plus que « septentrionaux », ces vikings étaient donc « orientaux », ils s'inscrivaient dans le monde de la steppe où ils opéraient. De même, les célèbres épées franques pouvaient apparaître comme un élément de distinction des élites masculines dans l'ensemble des régions où les vikings opéraient<sup>74</sup> : le fait que, dans sa célèbre description des Rus', le voyageur arabe Ibn Fadlan note qu'ils portent des épées franques ne permet donc pas de les identifier comme des Scandinaves, mais seulement comme des membres d'une élite guerrière au sein de ce vaste espace<sup>75</sup>.

De même, des cas de double nom et d'emprunt de noms à d'autres langues existent dans la Rus' autant que dans le monde viking occidental, dont les modes anthroponymiques sont d'ailleurs connectés. La dynastie de Jelling, qui a régné sur les Danois entre le milieu du X<sup>e</sup> et le milieu du XI<sup>e</sup> siècle, compte parmi ses membres un Sveinn-Otto – le conquérant de l'Angleterre en 1013 –, un Cnut-Lambert – dont le nom est lié à la fois à la dévotion des Ottoniens pour saint Lambert et aux liens dynastiques avec les Piast de Pologne, puisque Lambert est le nom d'un cousin polonais de Cnut le Grand –, et une Svyatoslava – dont le nom d'origine slave ou rus' a sans doute été transmis via la Pologne<sup>76</sup>. De même, dans l'Angleterre du XI<sup>e</sup> siècle, certaines

---

Clare, « Religious and cultural boundaries between vikings and Irish : the evidence of conversion », in Jenifer Ní GHRÁDAIGH et Emmett O'BYRNE, *The March in the Islands of the Medieval West*, Leyde, Brill, 2012, p. 15-34.

<sup>72</sup> C'est l'hypothèse que défend TOWNEND Matthew, *Language and History in Viking Age England. Linguistic Relations between Speakers of Old Norse and Old English*, Turnhout, Brepols, 2002.

<sup>73</sup> CROIX Sarah, « De l'art de paraître : costume et identité entre Scandinavie et ancienne Rus' », in BAUDUIN et MUSIN (dir.), *Vers l'Orient et vers l'Occident*, p. 85-100.

<sup>74</sup> WINROTH, *The Age of the Vikings*, *op. cit.*, p. 32-34, attire notre attention sur les épées où apparaît le nom d'un certain Ulfberht : celles-ci sont tellement répandues qu'on peut dire que « Ulfberht » était devenu une véritable « marque », porteuse en elle-même de prestige et de distinction.

<sup>75</sup> CANARD Maurice, « La relation du voyage d'Ibn Fadlan chez les Bulgares de la Volga », *Annales de l'Institut d'études orientales de l'université d'Alger*, n° 16, 1958, p. 41-146. Voir aussi LUNDE Paul et STONE Caroline (éd.), *Ibn Fadlan and the Land of Darkness : Arab Travellers in the Far North*, Londres, Penguin, 2012, qui en plus d'une traduction du récit d'Ibn Fadlan, donne accès à plusieurs autres textes arabes sur les mondes septentrionaux.

<sup>76</sup> USPENSKIJ Fjodor B., « What's in a name ? Dynastic power and anthroponymics in medieval Scandinavia and Rus' (the case of Svyatoslav and Svyatoslava) », in BAUDUIN et Musin (dir.), *Vers l'Orient et vers l'Occident*, *op. cit.*, p. 377-381.

parentés comme celles des Godwineson voient coexister des noms typiquement anglais et des noms norrois<sup>77</sup>, et plusieurs individus sont connus par deux noms selon le contexte où ils s'inscrivent. La reine Emma, née dans lignage normand issu de Rollon, épouse successive des rois Æthelred II et Cnut(-Lambert) le Grand, est presque toujours appelée par le nom royal Ælfgifu dans les sources anglo-saxonnes<sup>78</sup>.

Les identités métisses étaient donc la norme dans l'ensemble de l'espace viking, au moins au niveau des élites intégrées à des réseaux dépassant le cadre de l'existence locale. C'est ce que montre la manière dont les héritiers des vikings ont, dans les siècles suivants, choisi d'écrire l'histoire de leurs lignages. Les habitants de la province ecclésiastique de Rouen sont devenus les *Normanni*, et les ducs ont exalté le souvenir de leur ancêtre Rollon<sup>79</sup> ; autour de Novgorod et de Kiev, c'est le nom de Rus' qui s'est imposé comme un ethnonyme commun au tournant de l'an 1000, tandis que triomphait l'histoire de Riourik, le chef varègue ancêtre des grands-princes russes<sup>80</sup>. Dans ces deux espaces, les élites dirigeantes ont donc valorisé la mémoire d'origines lointaines, alors que les vikings n'y étaient ni plus ni moins actifs qu'ailleurs. En Irlande au contraire, où les vikings s'étaient fortement mêlés aux populations locales, et où un groupe de vikings avait même été désigné comme des *Gallgoídir* (« étrangers irlandais »), la tradition historiographique postérieure à la bataille de Clontarf (1014) a rejeté cette mémoire et a construit un discours opposant les Irlandais aux « étrangers » païens. Or il est certain qu'à Clontarf, il y avait des vikings des deux côtés, et que ceux-ci étaient aussi irlandais que Brian Boru lui-même<sup>81</sup>. En serait-il de même sur la rive sud de la mer Baltique, à travers l'espace slave allant de l'Elbe à la Vistule ? Le caractère tardif des sources écrites, leur silence sur les liens avec le monde scandinave, mais aussi la pauvreté des témoignages archéologiques, ont longtemps amené historiens et archéologues à considérer que la région était restée à l'écart des zones d'opération des vikings. Mais le parallèle avec la Normandie – où la présence viking est quasiment invisible dans l'archéologie<sup>82</sup> – amène à se demander si ce n'est pas un pur effet d'optique qui nous interdit de voir des vikings en Pologne ou en Poméranie. Leur absence dans cette région, l'une des plus proches de la Suède et du Danemark, n'est pas logique. Cette anomalie s'explique-t-elle par la pauvreté ou l'« arriération » de ces régions, dépourvues des réseaux aristocratiques et marchands auxquels les vikings savaient s'intégrer ? On sait bien

---

<sup>77</sup> BARLOW Frank, *The Godwins. The Rise and Fall of a Noble Dynasty*, Harlow-Londres, Longman, 2002.

<sup>78</sup> Sur ce personnage, voir surtout STAFFORD Pauline, *Queen Emma and Queen Edith : Queenship and Women's Power in Eleventh-Century England*, Oxford, Blackwell, 1997.

<sup>79</sup> C'est ce que racontent les *Gesta* de Dudon de Saint-Quentin (fin X<sup>e</sup>-début XI<sup>e</sup> siècle) et de Guillaume de Jumièges (milieu XI<sup>e</sup> siècle).

<sup>80</sup> Cette histoire est promue dans le *Récit des temps passés* ou *Chronique de Nestor* (début du XII<sup>e</sup> siècle).

<sup>81</sup> DUFFY Seán, *Brian Boru and the Battle of Clontarf*, Dublin, Gill & Macmillan, 2013 ; VIRON Olivier, « La bataille de Clontarf (1014) entre mémoire et histoire », in Aude MAIREY, Solal ABÉLÈS et Fanny MADELINE (dir.), « *Contre-champs* ». *Études offertes à Jean-Philippe Genet*, Paris, Classiques Garnier, 2016, p. 207-237.

<sup>82</sup> CARPENTIER Vincent et MARCIGNY Cyril, « Traces et absence de traces. L'archéologie moderne face au paradoxe de l'implantation des Vikings en Normandie », *Nordiques*, n° 29, 2015, p. 25-43.

qu'il n'en est rien, puisque des *emporium* florissants ont existé à Reric ou à Wolin<sup>83</sup>. Les sociétés slaves étaient-elles plus résilientes à l'acculturation ? C'est peu probable, car la Rus' fait partie de l'univers des vikings. La raison en serait plutôt que les sources écrites, qui n'apparaissent qu'au XII<sup>e</sup> siècle, n'ont pas choisi de mettre en valeur ce passé : les Piast, fondateurs de la dynastie royale polonaise, n'ont pas jugé bon de les intégrer à l'historiographie officielle, celle que représentent par exemple, vers 1120, les *Gesta* de « Gallus anonymus ». Pourtant, les Piast eux aussi se sont probablement appuyés à l'origine sur une *drujina*, c'est-à-dire une bande armée, qui intégrait des guerriers d'origine scandinave ou connectés au monde scandinave : des vikings, donc. C'est en tout cas ce que suggèrent des fouilles autour de Poznan et Gniezno, leurs principaux centres de pouvoir, qui ont livré du matériel scandinave. Comme les héritiers des vainqueurs de la bataille de Clontarf, mais à la différence des ducs de Normandie et des grands-princes de Kiev, les ducs polonais n'ont pas souhaité se rattacher à ce passé, mais cela ne signifie pas qu'il ait été très différent de celui des régions voisines<sup>84</sup>.

Les identités qui se sont développées dans le monde viking au cours du long X<sup>e</sup> siècle n'étaient donc pas des identités exclusivement scandinaves, mais nouvelles et métisses. Nées dans la diaspora, elles se sont étendues à la Scandinavie elle-même et aux territoires d'implantation dans l'Atlantique Nord, où certains traits « créoles » ont été repris et diffusés, sans doute par l'intermédiaire de vikings revenant au pays après un exil plus ou moins long. Les nombreuses stèles runiques de Suède témoignent de la fierté de ces vikings, qui se vantent de leurs expéditions au loin ainsi que du renom et des richesses qu'ils y ont acquis<sup>85</sup>. On mentionnera aussi le cas des fonds baptismaux de Bridekirk (Cumbria), sur lesquels un certain *Ricarþ* – à savoir Richard, un nom très répandu parmi les Normands venus de Normandie avec Guillaume le Conquérant – fit graver autour de 1100 une inscription en moyen anglais, écrite en runes et en caractères latins<sup>86</sup>. Cet exemple montre bien qu'il n'y a pas d'une part le Nord, et d'autre part les régions où les vikings opèrent, soumises à leur activité et transformées par elle, mais qu'il y a bien constitution d'un « univers viking » : un espace culturel qui n'est pas seulement scandinave, même si la Scandinavie est au centre de celui-ci ; un monde marqué par la diversité culturelle, mais aussi par l'existence de réseaux allant du monde franc au monde russe, anglo-saxon ou irlandais. Si le monde de la diaspora viking a pu être un *middle ground*, pour reprendre l'expression que Geneviève Bühner-Thierry a empruntée à l'historien américaniste Richard White<sup>87</sup>, c'est précisément parce que les vikings n'étaient pas étroitement des « hommes du Nord ».

---

<sup>83</sup> ROSSIGNOL Sébastien, « Les ports de la Baltique (VIII-IX<sup>e</sup> siècles) », in Bruno BÉTHOUART, Stéphane LEBECQ et Laurent VERSLYPE (dir.), *Quentovic. Environnement, Archéologie, Histoire*, Villeneuve-d'Ascq, CEGES, 2010, p. 409-427 ; ID., *Aux origines de l'identité urbaine en Europe centrale et nordique. Traditions culturelles, formes d'habitat et différenciation sociale (VIII<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles)*, Turnhout, Brepols, 2013.

<sup>84</sup> CATTANEO Grégory, « The Scandinavians in Poland : a re-evaluation of perceptions of the Vikings », *Brathair*, n° 9/2, 2009, p. 2-14.

<sup>85</sup> Voir les nombreux exemples présentés et traduits par MAREZ, *Anthologie runique, op. cit.*, p. 258 sq.

<sup>86</sup> RIDEL Élisabeth, « Langues et identités », art. cit., p. 360.

<sup>87</sup> BÜHRER-THIERRY Geneviève, « Quelle pertinence du concept de *Middle Ground* pour les premiers siècles du Moyen Âge ? », in BAUDUIN Pierre (éd.), *Les transferts culturels dans les mondes normands médiévaux. I – Des mots pour le dire ?*, actes de la journée d'étude du 20 novembre 2015, publiés sur le



## La christianisation des vikings

Parmi les phénomènes culturels complexes qui se déroulent dans cet entre-deux, celui de la christianisation des vikings, puis de l'ensemble de la Scandinavie, est des plus intéressants. Car contrairement à ce qu'on pourrait croire, les pirates se sont convertis au christianisme avant les paisibles paysans de l'Uppland suédois : les vikings sont devenus chrétiens avant les Scandinaves. Si l'on y réfléchit bien, cette évolution est tout à fait logique : les entrepreneurs nautiques, hommes des *emporía* et des expéditions maritimes, furent les premiers à entrer en contact avec les chrétientés franque, irlandaise, anglo-saxonne ou byzantine, et les envahisseurs de l'Angleterre ou de l'Irlande furent les premiers à conclure des accords avec les pouvoirs locaux, accords qui impliquaient bien souvent le baptême. Les vikings se sont, comme on l'a vu, insérés dans des réseaux socio-politiques pour lesquels l'appartenance à l'*ecclesia* était un critère essentiel d'intégration. Dès le début du IX<sup>e</sup> siècle, on voit donc des vikings recevoir le baptême – l'exemple d'Harald Klak à la cour de Louis le Pieux, rapporté par le poète Ermold le Noir, est bien connu<sup>88</sup> –, et le mouvement a continué au cours des deux siècles suivants, jusqu'au moment de la conversion officielle du Danemark (autour de 960), de l'Islande (en 999-1000) et de la Norvège (entre 995 et 1030). Les sagas islandaises (XIII<sup>e</sup> siècle) ont d'ailleurs conservé le souvenir de ce processus, puisque leurs récits, certes très reconstruits, s'étendent sur la longue carrière de chefs vikings des deux grands rois évangélisateurs de la Norvège, Olaf Tryggvason (v. 995-1000) et Olaf Haraldsson (plus tard vénéré sous le nom de saint Olaf, 1015-1028). Dans ses jeunes années, Olaf Tryggvason mène des expéditions de pillage dans de nombreuses régions, depuis Byzance jusqu'à l'Irlande en passant par l'Allemagne du Nord : c'est pendant ces voyages qu'il se convertit au christianisme, sans doute en Grèce. Entré au service du roi anglais Æthelred II, il reçoit le baptême (ou la confirmation) à Andover en 994. Devenu roi de Norvège, il s'efforce d'éliminer ses concurrents, d'unifier les différentes régions du pays, et d'imposer le christianisme comme l'unique religion licite. C'est lui qui incite les Islandais à adopter le christianisme : cela explique pourquoi ils ont entretenu sa mémoire, et ce malgré sa défaite et sa mort en l'an 1000 à la bataille de Svold, qui l'ont empêché d'achever son œuvre<sup>89</sup>.

La christianisation des Scandinaves doit donc être replacée dans le cadre des transferts culturels au sein de la diaspora viking. Loin de l'idée selon laquelle les rois scandinaves comme les deux Olaf auraient soudain converti leurs sujets, il faut se représenter la conversion au christianisme comme le résultat d'un processus graduel d'acculturation religieuse, qui se déroule dans l'ensemble du monde viking sur une très longue période, entre le début du IX<sup>e</sup> et le début du

---

carnet Hypothèses *Mondes normands médiévaux*, 2016 [en ligne : <http://mnm.hypotheses.org/2891>]. Voir WHITE Richard, *The Middle Ground : Indians, Empires, and Republics in the Great Lakes Region, 1650-1815*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991 ; trad. fr. *Le Middle Ground. Indiens, empires et républiques dans la région des Grands Lacs, 1650-1815*, Toulouse, Anarchasis, 2009.

<sup>88</sup> BAUDUIN, *Le monde franc et les Vikings, op. cit.*, ch. 4.

<sup>89</sup> Ce récit est rapporté à la fin du XII<sup>e</sup> siècle par le moine islandais ODDR SNORRASON, *The Saga of Olaf Tryggvason*, trad. angl. Theodore M. ANDERSSON, Ithaca-Londres, Cornell University Press, 2003.

XII<sup>e</sup> siècle<sup>90</sup>. Ildar Garipzanov parle d'un « processus d'osmose culturelle » qui progressivement a rendu les objets, les symboles et les idées chrétiennes familiers aux yeux des Scandinaves, changeant peu à peu leur regard sur le christianisme et poussant certains puissants – des rois au Danemark et en Norvège, mais aussi des groupes élitaires plus larges en Islande, aux Féroé ou en Suède – à mener à bien la conversion officielle de leurs propres sociétés<sup>91</sup>. Car le monde viking a été pénétré par le christianisme bien plus tôt et bien plus largement qu'on a pu le dire, et ce en dehors des missions bien documentées comme celle de l'archevêque Anskar de Brême dans la première moitié du IX<sup>e</sup> siècle. Dans le cas de la Norvège actuelle, Lesley Abrams a montré l'importance des missions anglo-saxonnes dès le début du X<sup>e</sup> siècle<sup>92</sup>, et les fouilles de l'île de Veøy, dans l'ouest du pays, montrent que les pratiques funéraires traditionnelles étaient concurrencées par des modes étrangères dès le milieu du même siècle<sup>93</sup>. Tout cela a redonné une certaine actualité aux récits, longtemps vus comme plus ou moins légendaires, sur l'action du roi norvégien Hákon Aðaldsteinsfostri : élevé à la cour du roi anglo-saxon Æthelstan (son surnom signifie « pupille d'Æthelstan »), il aurait favorisé une entreprise missionnaire précoce presque cent ans avant saint Olaf<sup>94</sup>. L'observation vaut aussi pour les mondes « coloniaux » de l'Atlantique Nord, l'Islande et les Féroé. L'Islande par exemple, peuplée de colons d'origines diverses, dont un nombre important d'Irlandais et d'Écossais, a connu dès l'origine (à savoir les années 870) une proportion d'habitants chrétiens, ou du moins familiers du christianisme : des formes de christianisme ont pu exister dans l'île cent vingt ans avant la conversion officielle.

Il ne s'agit certes pas de prétendre que, dès le IX<sup>e</sup> siècle, la Scandinavie était parfaitement intégrée à la chrétienté, surtout pas à la chrétienté organisée des mondes franc, anglo-saxon et byzantin. Les vikings étaient familiers du christianisme pour la simple et bonne raison qu'ils interagissaient avec des chrétiens et que pour interagir avec eux, il leur fallait dans une certaine mesure être eux-mêmes chrétiens : d'où l'importance d'un rituel comme la *prima signatio*, première étape de l'initiation chrétienne que beaucoup de vikings semblent avoir reçue<sup>95</sup>. Mais leur adhésion au christianisme ne faisait pas toujours d'eux des membres à part entière de l'*ecclesia* organisée : ils restaient en quelque sorte des gens du *middle ground*, capables de jouer

---

<sup>90</sup> Il est fort bien résumé par WINROTH Anders, *The Conversion of Scandinavia. Vikings, Merchants, and Missionaries in the Remaking of Northern Europe*, New Haven-Londres, Yale University Press, 2012. On renverra aux divers volumes parus sous l'égide du Centre for Medieval Studies de Bergen, qui a impulsé de nombreuses recherches dans ce domaine : voir par ex. les études réunies par GARIPZANOV Ildar H. (dir.), *Conversion and Identity in the Viking Age*, Turnhout, Brepols, 2014.

<sup>91</sup> GARIPZANOV, « Introduction. Networks of conversion », art. cit.

<sup>92</sup> ABRAMS Lesley, « The Anglo-Saxons and the Christianization of Scandinavia », *Anglo-Saxon England*, n° 24, 1995, p. 213-249.

<sup>93</sup> SOLLI Brit, *Narratives of Veøy. An Investigation into the Poetics and Scientifics of Archaeology*, Oslo, Universitetets oldsaksamling, 1996. Voir GAUTIER Alban, « La voie du Nord. Les mondes nordiques comme terrain de rencontre et de circulation des idées religieuses dans les siècles centraux du Moyen Âge », à paraître dans les actes du XLVII<sup>e</sup> congrès de la SHMESP, *Histoire monde, jeux d'échelle et espaces connectés*, Arras, mai 2016.

<sup>94</sup> WILLIAMS Gareth, « Hákon Aðalsteins fóstri : aspects of Anglo-Saxon kingship in tenth-century Norway », in Thomas R. LISZKA et Lorna E. M. WALKER (dir.), *The North Sea World in the Middle Ages. Studies in the Cultural History of North-Western Europe*, Dublin, Four Courts Press, 2001, p. 108-126. Voir aussi FOOT Sarah, *Æthelstan. The First King of England*, New Haven-Londres, Yale University Press, 2011, p. 52-55.

<sup>95</sup> BAUDUIN, *Le monde franc*, op. cit., p. 372.

un rôle chrétien, d'endosser une proximité avec le christianisme dans les situations d'interaction qui l'imposaient, mais les laissant de côté dans d'autres. Une histoire rapportée par Notker le Bègue à la fin du IX<sup>e</sup> siècle est devenue célèbre : au temps de Louis le Pieux, des vikings nouvellement baptisés auraient manifesté leur étonnement de ne pas recevoir les mêmes belles robes blanches que lors de leurs précédents baptêmes<sup>96</sup> ! Cette anecdote, qu'elle soit ou non le reflet de la réalité, est révélatrice des attitudes religieuses de ces hommes de l'entre-deux, qui pouvait étonner et déstabiliser les dirigeants des sociétés anciennement christianisées, pour qui l'identité chrétienne ne pouvait être une affaire de « rôle ». Des personnages comme Guthrum – converti en 878 après sa défaite face à Alfred le Grand – ou Rollon – devenu chrétien en 911 suite au traité de Saint-Clair-sur-Epte – apparaissent alors comme des chefs vikings stabilisés dans des situations qui ont rendu nécessaire la pérennisation de leur « rôle » chrétien et de leur identité nouvelle : Guthrum bat monnaie et se fait appeler Æthelstan, du nom d'un frère aîné d'Alfred que celui-ci lui a sans doute conféré lors de son baptême<sup>97</sup> ; Rollon se fait appeler Robert et donne à son fils le nom de Guillaume, deux noms qui marquent son intégration à l'aristocratie chrétienne et franque. C'est ce type de stabilisation qu'ont tenté sans succès de nombreux dirigeants chrétiens, en Orient comme en Occident, sans vraiment comprendre ce qui poussait les chefs vikings convertis à abandonner le rôle qu'ils avaient endossé le temps d'un accord de paix : d'où les innombrables plaintes contre la « perfidie » des vikings, apparemment incapables de tenir parole<sup>98</sup>. Cela explique peut-être pourquoi, même après leur conversion, des individus relevant ce monde de l'entre-deux ont continué à être désignés comme des « païens » (*pagani, geinti*) et des « étrangers » (*gail*) : Asser mentionne même la présence d'un moine « du peuple païen » (*paganicae gentis*) dans une abbaye du Wessex<sup>99</sup> – expression qui signifie tout simplement qu'il était d'ascendance viking !

### La consolidation des pouvoirs royaux et princiers

Les X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles correspondent à la fois à une période de conversion au christianisme et à un temps d'affermissement des principautés et royaumes vikings. Les deux évolutions ne sont d'ailleurs pas étrangères l'une à l'autre, car le christianisme a fourni aux pouvoirs nouvellement convertis un certain nombre de moyens techniques et idéologiques qui ont contribué à cette consolidation : l'usage de l'écrit, la création de liens de parenté (charnelle ou spirituelle) avec les dynasties chrétiennes établies, le culte des saints (en particulier celui de nouveaux saints dynastiques), en font partie. Et comme pour la conversion au christianisme, il semble que ce

---

<sup>96</sup> NOTKER, *Gesta Karoli*, II, 19. Voir le commentaire de PLASSMANN Alheydis, « Le processus d'adaptation des Normands à la *Christianitas* », in BATES et BAUDUIN (dir.), *911-2011, op. cit.*, p. 87-101 (p. 90).

<sup>97</sup> ABELS Richard, « King Alfred's peace-making strategies with the Vikings », *Haskins Society Journal*, n° 3, 1991, p. 23-34 ; CHARLES-EDWARDS Thomas M., « Alliances, godfathers, treaties and boundaries », in Mark A. S. BLACKBURN et David N. DUMVILLE (dir.), *Kings, Currency and Alliances : History and Coinage of Southern England in the Ninth Century*, Woodbridge, Boydell, 1998, p. 47-62.

<sup>98</sup> COUPLAND Simon, « The Vikings on the Continent in myth and history », *History*, n° 88/2 (290), 2003, p. 186-203 ; NELSON Janet L., « England and the Continent in the ninth century. II. The Vikings and others », *Transactions of the Royal Historical Society, 6th Series*, n° 13, 2003, p. 1-28.

<sup>99</sup> Asser, *Histoire du roi Alfred*, ch. 94.

soit en dehors de la Scandinavie au sens strict, c'est-à-dire dans la diaspora viking, que le mouvement ait débuté, principalement dans la première moitié du X<sup>e</sup> siècle. Là encore, il n'est guère étonnant que les chefs vikings directement en contact avec les monarchies de l'Europe de l'Ouest et du Sud aient été les premiers à imiter les formes de gouvernement mises en œuvre par des États comme le Wessex, les royaumes francs ou l'Empire byzantin. Notons au passage que la confrontation au danger viking a pu contribuer à la consolidation de ces mêmes monarchies : dans plusieurs régions d'Occident, la mise en défense du territoire contre les vikings a pu accompagner le renforcement de l'emprise princière ou royale sur les populations. C'est certainement le cas dans le Wessex d'Alfred et de ses successeurs, dont le réseau de *burhs* constitue une armature à la fois défensive (ce sont des places fortes) et administrative (des agents du roi y résident) ; de manière plus difficile à évaluer, on peut observer des évolutions comparables dans la Bretagne d'Alain Barbetorte (936-952), ou encore dans la Flandre de Baudouin II (879-918) et d'Arnoul I<sup>er</sup> (918-958)<sup>100</sup>.

Certaines des principautés vikings de la diaspora n'ont certes pas eu une fortune très durable. L'implantation en Frise, en particulier dans les années 840, n'a pas été un succès<sup>101</sup>. Le royaume d'York n'a véritablement survécu que pendant un demi-siècle, entre l'installation du « roi » viking Halfdan en 875 et la conquête d'Æthelstan en 927 ; des tentatives de « reconquête » par d'autres vikings, en particulier par les rois de Dublin, ont encore occupé les trois décennies suivantes, mais après le milieu des années 950, York et la Northumbrie sont bien arrimées au nouveau royaume des Anglais. Mais d'autres « royaumes vikings » ont eu une existence bien plus longue : dans tous les cas, la christianisation et l'utilisation d'un langage politique chrétien ont contribué à leur pérennité. Le royaume de Dublin, probablement fondé vers le milieu du IX<sup>e</sup> siècle, a duré environ trois siècles<sup>102</sup>. Le royaume de Man et des Îles, qui s'étendait à son apogée sur une bonne partie de la côte orientale de l'actuelle Écosse, a subsisté jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle<sup>103</sup>, et les jarls des Orcades sont restés en place jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle<sup>104</sup>. Le duché de Normandie, établi par Rollon en 911, n'a été conquis qu'en 1204 par les Capétiens<sup>105</sup>. Les principautés rus', qui remontent pour les plus anciennes au début du IX<sup>e</sup> siècle, ont connu bien des transformations jusqu'à l'émergence au XV<sup>e</sup> siècle, et sur leurs bases, de la Russie des tsars ; mais c'est sous le règne d'Igor (v. 912-945), de sa veuve Olga (v. 945-962) et de leur fils Svjatoslav (v. 962-972), que s'affirme la plus importante de ces principautés, celle de Kiev,

---

<sup>100</sup> Pour une comparaison entre rois de Wessex et comtes de Flandre, voir MEIJNS Brigitte, « The policy of relics translations of Baldwin II of Flanders (879-918), Edward of Wessex (899-924) and Æthelflæd of Mercia (d. 924 [*sic*] ) : a key to Anglo-Flemish relations ? », in David ROLLASON, Conrad LEYSER et Hannah WILLIAMS (dir.), *England and the Continent in the Tenth Century. Studies in honour of Wilhelm Levison (1876-1947)*, Turnhout, Brepols, 2010, p. 473-492.

<sup>101</sup> LEBECQ Stéphane, « Les Vikings en Frise. Chronique d'un échec relatif », [2005], rééd. in ID., *Hommes, mers et terres du Nord*, op. cit., t. 1, p. 151-166.

<sup>102</sup> HUDSON Benjamin, *Viking Pirates and Christian Princes. Dynasty, religion, and Empire in the North Atlantic*, Oxford, Oxford University Press, 2005 ; DOWNHAM, *Viking Kings*, op. cit.

<sup>103</sup> CRAWFORD Barbara E., *Scandinavian Scotland*, Londres, Leicester University Press, 1987 ; HUDSON, *Viking Pirates*, op. cit.

<sup>104</sup> HAKI ANTONSSON, *St Magnús of Orkney. A Scandinavian Martyr-Cult in Context*, Leyde, Brill, 2007.

<sup>105</sup> BAUDUIN, *La première Normandie*, op. cit.

dont les souverains parviennent à s'imposer à la tête de la plupart des groupes rus' présents dans la région<sup>106</sup>.

L'institution royale existait en Scandinavie depuis une très haute antiquité : les rois y recevaient en particulier le nom de *konungr*, mot apparenté à l'anglais *king* ou à l'allemand *König*, et qui connote l'autorité exercée sur un groupe de parenté<sup>107</sup>. Cette conception assez étroite de la royauté a commencé à évoluer dès le VIII<sup>e</sup> siècle, avec l'essor de pouvoirs royaux plus étendus ; mais le mouvement a continué et, peut-être à l'imitation de ce qui avait commencé à se faire dans la diaspora un demi-siècle plus tôt, ce n'est qu'à partir du milieu du X<sup>e</sup> siècle qu'on observe en Scandinavie même le triple mouvement de christianisation de la monarchie, de stabilisation dynastique, et de rassemblement des territoires en grands royaumes cohérents<sup>108</sup>. Là aussi, les chronologies sont diverses. Le royaume des Danois – qui s'étendait alors du sud du Jutland jusqu'à la Scanie, aujourd'hui dans le sud de la Suède – est identifié comme tel dans les sources franques dès le VIII<sup>e</sup> siècle, mais il ne semble avoir été durablement unifié que deux siècles plus tard, sous la direction d'un lignage d'origine jutlandaise connue sous le nom de dynastie de Jelling. C'est là en effet, dans le centre de la péninsule, que se trouvait au X<sup>e</sup> siècle le principal centre cérémoniel et monumental mis en place par les rois Gorm l'Ancien (mort v. 958) et surtout son fils Harald à la Dent Bleue (v. 958-987) : ce dernier se vante, sur une stèle runique érigée à Jelling même, d'avoir « gagné pour lui tout le Danemark et la Norvège », et d'avoir « fait des Danois des chrétiens<sup>109</sup> ». Les premiers efforts d'unification de la Norvège, en réalité limités à certaines régions du pays, datent du milieu du X<sup>e</sup> siècle, mais ce n'est qu'à partir du règne d'Olaf Haraldsson, et surtout de ses successeurs Magnus le Bon (1042-1047) et Harald le Sévère (1047-1066) qu'on peut réellement parler d'un royaume unique, durable et distinct du Danemark<sup>110</sup>. Enfin, l'affermissement d'un pouvoir royal suédois ne date que du début du XII<sup>e</sup> siècle<sup>111</sup>.

---

<sup>106</sup> FRANKLIN Simon et SHEPARD Jonathan, *The Emergence of Rus, 750-1200*, Londres-New York, Longman, 1996 ; GONNEAU Pierre et LAVROV Aleksandr, *Des Rhôs à la Russie. Histoire de l'Europe orientale, 730-1689*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Nouvelle Clio », 2012.

<sup>107</sup> BENVENISTE Émile, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, Paris, Éditions de Minuit, 1969, t. 2, p. 85.

<sup>108</sup> Une évolution mise en lumière par BAGGE Sverre, *Cross & Scepter. The Rise of the Scandinavian Kingdoms from the Vikings to the Reformation*, Princeton, Princeton University Press, 2014.

<sup>109</sup> Inscription DR42, Jelling, Danemark, trad. fr. MAREZ, *Anthologie runique, op. cit.*, p. 325-327. Sur l'émergence du royaume danois, voir GELTING Michael H., « The kingdom of Denmark », in Nora BEREND (dir.), *Christianization and the Rise of Christian Monarchy. Scandinavia, Central Europe and Rus', c. 900-1200*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, p. 73-120. Sur Jelling, dont des fouilles ont récemment renouvelé la connaissance, voir HOLST Mads Kähler, JESSEN Mads Dengsø, ANDERSEN Steen Wulff et PEDERSEN Anne, « The late Viking-Age royal constructions at Jelling, central Jutland, Denmark. Recent investigations and a suggestion for an interpretative revision », *Prähistorische Zeitschrift*, n° 87/2, 2012, p. 474-504.

<sup>110</sup> BAGGE Sverre, « Christianization and state formation in early medieval Norway », *Scandinavian Journal of History*, n° 30/2, 2005, p. 107-134 ; BAGGE Sverre et NORDEIDE Sæbjørg Walaker, « The kingdom of Norway », in BEREND (dir.), *Christianization, op. cit.*, p. 121-166.

<sup>111</sup> BLOMKVIST Nils, BRINK Stefan et LINDKVIST Thomas, « The kingdom of Sweden », in BEREND (dir.), *Christianization*, p. 167-213.

L'affirmation des monarchies – chez les adversaires des vikings, dans la diaspora et enfin dans le cœur scandinave du monde viking – entraîne dans un même mouvement l'apogée et la fin du phénomène viking. L'apogée d'abord, parce que jamais auparavant des vikings n'ont eu à leur disposition des moyens humains, techniques et financiers aussi importants : on parle même, pour les années 980-1040, d'un « second âge viking<sup>112</sup> ». Les flottes qui attaquent à nouveau l'Angleterre à partir de 985 sont beaucoup plus nombreuses que celles qui avaient menacé l'île à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle, et probablement plus que la « Grande Armée » de 865. Des entrepreneurs de guerre comme Pallig fils de Toki, Olaf Tryggvason ou Thorkell le Long, mènent des raids bien plus efficaces et bien plus destructeurs que ceux de leurs prédécesseurs. Surtout, les rois eux-mêmes, à commencer par ceux de la dynastie de Jelling, peuvent désormais mobiliser des ressources considérables, sur une échelle jamais atteinte auparavant. C'est ce dont témoignent, entre autres, les grandes forteresses circulaires « de type Trelleborg », construites vers 980, dont on a retrouvé une petite dizaine à travers tout le Danemark d'alors, en particulier à Aggersborg, Fyrkat, Helsingborg (identifiée en 2009 seulement, et sans doute la plus grande avec 270 m de diamètre), Nonnebakken et deux localités nommées Trelleborg. Derrière d'imposantes levées de terre, des dizaines de grands bâtiments en forme de halle permettaient de cantonner des milliers d'hommes. L'hypothèse la plus probable est qu'elles ont été construites par Harald à la Dent Bleue dans le cadre de sa mainmise sur le territoire danois, afin d'assurer sa défense contre l'Empire germanique, mais aussi pour permettre la projection de ses forces vers d'autres terrains d'opération, en Norvège ou en Baltique, et peut-être déjà, au moins sous forme de projet, vers l'Angleterre<sup>113</sup>. De fait, c'est Sven à la Barbe fourchue, fils et successeur de Harald, qui mena en 1013 la grande expédition de conquête qui permit à la dynastie de s'imposer à la tête du royaume des Anglais<sup>114</sup>. Sven lui-même pendant quelques mois, puis après sa mort en février 1014 son fils Cnut le Grand, ont d'abord été des rois vikings, c'est-à-dire des chefs de guerre à la tête de flottes ; mais leur but était clairement l'appropriation définitive (et donc dynastique) des régions qu'ils attaquaient. C'est pourquoi, une fois ses objectifs atteints, un roi comme Cnut ne pouvait plus admettre la présence dans sa sphère d'influence d'autres entreprises du même type, même sur une moindre échelle<sup>115</sup>.

La carrière d'un grand entrepreneur de guerre comme Thorkell le Long est emblématique de cette évolution, et résume à sa manière la transformation que connaît l'activité viking en ce « second âge », de la fin du X<sup>e</sup> et du début du XI<sup>e</sup> siècle<sup>116</sup>. Thorkell apparaît en 1009 sur les côtes du Kent, à la tête d'une immense flotte (la *Chronique anglo-saxonne* l'appelle simplement *Thorkels here*, « l'armée de Thorkell »), dont on ignore la provenance exacte. Il se livre d'abord à des activités vikings tout à fait classiques : pillage de villes, extorsion de tributs, enlèvement

---

<sup>112</sup> LAVELLE Ryan, *Aethelred II, op. cit.*, ch. 4 et 5.

<sup>113</sup> GELTING, « The kingdom of Denmark », art. cit., p. 82.

<sup>114</sup> HOWARD Ian, *Swein Forkbeard's Invasions and the Danish Conquest of England, 991-1017*, Woodbridge, Boydell, 2003.

<sup>115</sup> Sur Cnut, voir désormais BOLTON Timothy, *Cnut the Great*, New Haven-Londres, Yale University Press, 2017.

<sup>116</sup> La carrière et la réputation de Thorkell sont étudiées par WILLIAMS Ann, « Thorkell the Tall and the bubble reputation : the vicissitudes of fate », in LAVELLE et ROFFEY (dir.), *Danes in Wessex, op. cit.*, p. 144-157, et BOLTON, *Cnut the Great, op. cit.*, p. 54-62 et 123-135.

de captifs prestigieux<sup>117</sup>. L'année suivante, il est rejoint par deux autres armées, dont l'une est commandée par Olaf Haraldsson, le futur saint Olaf : malgré le changement d'échelle, on est toujours dans la même logique qu'à l'époque de la « Grande Armée », quand les armées vikings se formaient et se défaisaient au gré des alliances conclues par leurs chefs. Thorkell fait d'ailleurs défection en 1012, pour entrer au service du roi anglais Æthelred II, à qui il apporte la force de ses quarante-cinq navires. Là encore, l'entrée en mercenariat n'a rien de nouveau, mais elle implique des transferts monétaires considérables, au point qu'il est nécessaire de créer un nouvel impôt, le *heregeld*, que les rois des Anglais continuèrent à lever jusqu'en 1051. L'année suivante, lors de l'invasion de Sven, Thorkell combat loyalement pour Æthelred II : il tient pour lui la ville de Londres, et c'est sur ses navires que le roi s'enfuit vers la Normandie. Mais la mort d'Æthelred en avril 1016 l'oblige à composer avec Cnut, le fils et successeur de Sven. Ayant fait sa soumission, il devient en 1017 *earl* des Est-Angliens. Mais Thorkell restait une figure puissante, dangereuse pour la stabilité du pouvoir de Cnut, et il n'est pas impossible qu'il ait comploté pour le renverser : en 1021, il est condamné à l'exil. Une ultime réconciliation intervient deux ans plus tard, lorsque Cnut désigne Thorkell comme son représentant au Danemark et le charge de l'éducation de son fils Harthacnut. Ainsi, celui qui avait commencé sa carrière comme un viking « classique », un pirate travaillant pour son propre compte et se vendant à l'occasion au plus offrant, la finit comme un administrateur et un agent du roi.

Ce dernier exemple montre bien comment les rois scandinaves et anglais – mais on pourrait en dire autant des grands-princes de Kiev ou des ducs de Normandie – sont arrivés, à l'issue du « second âge viking », à monopoliser à leur profit les conditions qui avaient jadis permis l'émergence du phénomène viking. Certes, la piraterie ne disparut pas entièrement : encore dans les années 1050, des raids destructeurs frappèrent les côtes de l'Angleterre ; mais ce n'étaient plus que des événements ponctuels, qui se raréfient encore plus après la conquête normande de 1066. Les choses restaient plus complexes en mer Baltique, où la piraterie slave – qui possède bien des traits de l'activité viking des siècles précédents – continuait à sévir en plein XIII<sup>e</sup> siècle. Une expédition comme celle d'Ingvar, dit « le Grand Voyageur » (*viðförli*), connue par une saga islandaise mais aussi attestée par plus de vingt-cinq stèles runiques, pouvait encore réunir, dans les années 1040, une trentaine de navires pour une opération viking vers la basse Volga et les rives de la mer Caspienne : les inscriptions montrent que les hommes furent recrutés dans plusieurs régions de Suède, en particulier l'Uppland et le Södermanland<sup>118</sup>. Mais nous sommes là dans un espace où aucun pouvoir monarchique fort et stable ne s'est imposé avant le début du XII<sup>e</sup> siècle. En Occident en revanche, les dernières grandes opérations maritimes furent toutes le fait de souverains, qui surent mobiliser des ressources très importantes au service d'ambitions

---

<sup>117</sup> En particulier l'archevêque Ælfheah de Cantorbéry ; mais devant l'impossibilité d'obtenir une rançon, les hommes (chrétiens) de Thorkell le mettent à mort. Sur cet épisode, voir GAUTIER Alban, « Au miroir de la violence : Anglais et Scandinaves au début du XI<sup>e</sup> siècle », dans ID. et Sébastien ROSSIGNOL (dir.), *De la mer du Nord à la mer Baltique. Identités, contacts et communications au Moyen Âge*, Villeneuve-d'Ascq, CEGES-Université Lille 3, 2012, p. 129-142.

<sup>118</sup> MAREZ, *Anthologie runique, op. cit.*, p. 296-298. Nous avons cité quelques-unes de ces inscriptions dans le chapitre intitulé « Le phénomène viking ». La saga islandaise (XIII<sup>e</sup> siècle) est traduite par BOYER Régis, *La Russie des Vikings. Saga d'Yngvarr le Grand Voyageur, suivie du Dit d'Eymundr Hringsson*, Toulouse, Anacharsis, 2009.

territoriales de grande ampleur, comparables à celles de Sven et de Cnut dans les années 1013-1016. L'invasion de Harald le Sévère en Northumbrie en 1066, mais aussi celle de Guillaume de Normandie dans le sud de l'Angleterre à la fin de la même année, n'avaient plus grand-chose à voir avec les raids sur Lindisfarne ou Noirmoutier de la fin du VIII<sup>e</sup> siècle. En raison du succès même de ces « derniers vikings », même les seigneurs les plus riches et les plus puissants n'étaient plus en mesure d'organiser des opérations vikings. C'est le cas, entre autres, de Tostig Godwineson, un grand aristocrate anglais, anciennement *earl* des Northumbriens, qui disposait pourtant d'une importante clientèle. Condamné et exilé à la demande de son propre frère Harold, Tostig fut certes capable en 1065-1066 d'armer une flotte dans le but de harceler les côtes anglaises ; mais pour parvenir à ses fins, il n'eut d'autre choix que de se rallier à plus puissant que lui, en l'occurrence le roi viking de Norvège, Harald le Sévère<sup>119</sup>. Ce n'est pas sans raison que la mort de ces deux personnages à la bataille de Stamford Bridge, le 25 septembre 1066, est parfois regardée comme la « fin des vikings ».

\*

Qui étaient donc les vikings ? Un *vikigr* était à l'origine un homme qui se livrait à une activité nautique lucrative, qui recourait à un mode d'acquisition des richesses relativement honorable, valorisé parmi les élites. Mais le mot est devenu, au fil des siècles, de plus en plus péjoratif : suite à l'émergence des royaumes anglais, danois et norvégien, des principautés normande ou rus', les « vikings » apparaissaient comme des entrepreneurs de guerre que le prince ne pouvait entièrement contrôler – en d'autres termes, des pirates. C'est pourquoi les scaldes se sont mis à utiliser ce terme pour désigner les ennemis du souverain dont ils avaient mission de louer les exploits. Dans les premiers temps, les vikings étaient dans leur immense majorité ce que les auteurs chrétiens appelaient des « hommes du Nord » (*Nordmanni*), des païens (*geinti, hæðen*) ou des « étrangers » (*gaill*) ; pourtant, leurs bandes mobiles agrégeaient à elles des hommes issus des sociétés où ils opéraient, et ils n'hésitaient pas quand cela leur convenait – par exemple pour traiter avec les souverains occidentaux et pour obtenir d'eux les gratifications auxquelles ils aspiraient – à endosser une identité chrétienne. Les marqueurs d'identité septentrionale et scandinave se trouvèrent donc vite mêlés à d'autres traits culturels. Le christianisme en est un, et ce sont eux – plus encore que saint Anchaire ou saint Olaf – qui l'ont diffusé en Scandinavie.

---

<sup>119</sup> BARLOW, *The Godwins*, *op. cit.* ; DEVRIES Kelly, *The Norwegian Invasion of England in 1066*, Woodbridge, Boydell, 1999.